ADAM NE SERA PAS CHASSÉ DEUX FOIS ...
DU PARADIS !

Traduction française 1991
EDITIONS AL-MUTANABBI
Paris - Beyrouth



Collection *Littératures*
dirigée par
Asmahane BDEIR

PREMIERE EDITION
Mars 1991
EDITIONS AL-MUTANABBI
Paris - Beyrouth

IHSANE KAMALE

ADAM NE SERA PAS CHASSÉ DEUX FOIS... DU PARADIS!

Nouvelles

Traduit de l'arabe
par
Asmahane BDEIR
et Lucie ALBERTINI

EDITIONS AL-MUTANABBI

Pour un dîner

Elle proteste : Ah non! Ce n'est pas vrai! Tout ce que raconte cet homme est faux! La salle s'agite, rumeurs, chuchotements, si bien que le juge, depuis son estrade, doit frapper plusieurs coups pour rétablir le silence. Il l'interpelle :

- Ce monsieur, que vous appelez "cet homme" est votre avocat!

- Je le sais et je sais aussi que c'est le Tribunal qui l'a chargé de ma défense, puisque personne ne s'est soucié de me procurer un avocat.

- Puisqu'il est votre avocat, il parle dans le but que l'on vous soit favorable. Et ce qu'il vient de dire n'est rien d'autre que ce que vous avez dit vous-même au cours de l'enquête.

- C'est lui qui m'a bricolé cette histoire comme quoi j'aurais volé pour pouvoir faire opérer mon fils ; il m'a dit que si je disais ça, je serais moins condamnée et pendant l'enquête, j'ai accepté sa proposition. Mais maintenant, j'ai changé d'avis, j'ai décidé de dire la vérité, toute la vérité, pour que mon mari sache que si j'ai volé c'est à cause de lui et pour que mes "collègues", ses autres femmes,

sachent quelle voie elles empruntent et aussi pour que tout le monde découvre la vérité au sujet de cet homme respectable. Si l'on m'a jetée en prison, c'est à cause de lui et pourtant il n'est pas venu me voir une seule fois. Il ne m'a même pas offert la consolation de venir me demander si j'avais besoin de quoi que ce soit. Et les enfants, ses enfants il n'est jamais venu les voir depuis le début de l'enquête. Je l'ai appris hier seulement, ce sont eux qui me l'ont dit. Pourquoi venir les voir puisqu'il n'y a plus, là où ils sont, un four où cuit son manger, qu'il s'agisse d'un rôti ou de tout autre chose. Qu' a-t'il donc à craindre en venant me voir? Que les gens apprennent que sa femme est une voleuse? Eh bien, je le déclare tout haut, non seulement je suis sa femme, mais si j'ai volé c'est pour le nourrir, car il n'y a pas un jour où il ait mangé le fruit de son travail, il a toujours préféré vivre aux dépens des femmes.

- Voulez-vous changer votre déclaration Mounira?

- Je veux la changer du début à la fin.

- Réfléchissez bien avant de parler car il sera tenu compte de chacun des mots que vous prononcerez.

- J'ai beaucoup réfléchi, que croyez-vous donc que j'avais à faire pendant toutes ces semaines de prison préventive sinon réfléchir.

- Que voulez-vous dire?

- Cet homme, en plus de moi, est marié à trois autres femmes. Oui, nous sommes quatre épouses et pourquoi pas? S'il dépensait pour nous ce que Dieu ordonne, il se contenterait d'une seule. Et s'il n'avait qu'une seule épouse, il serait bien obligé de faire des dépenses pour elle, car cette femme n'accepterait pas de l'entretenir. Seulement, il nous a fait entrer dans une concurrence qui ressemble à une véritable compétition et nous avons été obligées de courir de toutes nos forces. La récompense, banale pourtant, "c'était lui"! N'empêche que pas une d'entre nous

ne pouvait arrêter de courir sous peine d'être dépassée par les autres. Libre à vous, Monsieur le Juge, de me croire ou de ne pas me croire, mon mari, je veux dire notre mari, envoyait tous les jours son domestique dans les quatre maisons et il passait la nuit chez celle qui avait préparé un dîner.

Des cris et des rires éclatent dans la salle, depuis son estrade, le juge frappe de nouveau plusieurs coups jusqu'à ce que le calme se rétablisse, tandis que debout dans la cage, la femme recommence à parler :

- Aussi chacune de nous faisait de son mieux pour se procurer de l'argent afin de lui préparer un copieux dîner plus d'une fois par semaine.

Certains commentaires mordants s'élèvent, ça et là, et elle se reprend non sans agacement :

- Non, il ne s'agit pas du tout de ce que vous pensez, je n'ai pas caché puisque je l'ai dit en commençant, que la prime à l'arrivée de la course c'était lui, cela est une chose banale, seulement l'affaire s'est corsée, elle a mis en cause chez chacune de nous une sorte de ténacité, il faudrait même plutôt dire une forme de dignité, oui c'est cela. Car lorsqu'un mari refuse de fréquenter l'une de ses épouses, cela signifie bien des choses. Cela signifie qu'elle n'est pas une femme que l'on désire ou plutôt qu'elle n'est plus du tout une femme mais un rebut que son mari rejette, et par conséquent qu'elle est un rebut rejeté par une société sans coeur qui suit toujours celui qui est le plus fort. Une épouse abandonnée perd de sa valeur, elle est rabaissée aux yeux des autres et elle devient la cible de leurs moqueries et de leur mépris. C'est ce qui m'est arrivé tant que mes "collègues" se sont débrouillées pour trouver de l'argent, et moi, pas. Elles non plus ne travaillaient pas. Aucune de nous ne pouvait avoir un travail quelconque. Nous étions chacune enchaînée à une demi-douzaine d'enfants : et pour ça aussi nous avons dû emprunter, ce fut même une autre

étape de la course. Avant que le nombre de quatre épouses ne fût atteint, il se mariait à chaque fois qu'une fille lui plaisait, mais ensuite, après qu'il eût atteint ce nombre de quatre, qu'est-ce qui pouvait l'empêcher d'épouser une nouvelle femme? Il lui fallait alors, assurément, répudier l'une d'entre nous, et la plus raisonnablement visée était celle qui avait le moins d'enfants, et pas une parmi nous ne voulait faire le malheur de ses enfants. D'où notre empressement à enfanter car nous voulions, chacune, le ligoter par le plus grand nombre possible de chaînes.

Bien qu'il n'y en ait pas une parmi nous qui puisse travailler, ses trois autres femmes réussissaient à trouver de l'argent sans qu'il y ait dans leur cas un secret. J'ai mené mon enquête sur leurs moyens d'existence dans l'espoir de pouvoir imiter l'une d'elles, mais ma situation était vraiment différente. La mère de sa première épouse était une marchande de volailles, aussi se rendait-elle de temps à autre chez celle-ci pour lui soutirer une poule. A la vérité, la mère ne la lui donnait pas volontiers, mais les moyens de l'obliger à s'exécuter ne manquaient pas, parfois elle la menaçait d'être abandonnée par son mari, il ne lui resterait plus alors qu'à s'installer chez elle avec ses enfants, et les dépenses qu'elle aurait à supporter seraient encore bien autre chose! Mais il m'est arrivé d'entendre que la mère ne faisait pas grand cas de cette menace ce qui poussa sa fille à l'attraper par les cheveux et à lui frapper la tête contre le mur jusqu'au sang. Après, elle la rejeta de côté et avant de s'en aller, elle prit deux poules au lieu d'une. Quant à la seconde épouse, Dieu a permis qu'un immeuble soit construit près de chez elle, et le propriétaire l'a chargée de surveiller le béton armé et le ciment qui sont entreposés là et il lui donne deux livres par jour pour faire ça. Ainsi, elle n'a pas à se fatiguer à un travail quelconque et elle n'est pas obligée de se séparer de ses enfants qui tournent autour d'elle tandis qu'elle donne à têter au plus petit.

La troisième a envoyé deux de ses filles faire le ménage chez les particuliers et avec ce qu'elles gagnent, elle arrive presque à ce que touche la seconde pour la surveillance du matériel de construction. C'est comme ça que chacune d'elle peut lui servir, plus d'une fois par semaine, un demi-kilo de viande. Mais moi, ma mère n'est pas marchande de volailles, on ne construit pas d'immeuble à côté de chez moi, je n'ai pas de filles qui travaillent. Par chance, je n'ai dans ma progéniture que des garçons et les garçons ne donnent pas leur salaire à leur mère! S'il m'arrive parfois d'insister auprès de l'un d'eux, il m'insulte. Mauvaise éducation, n'est-ce-pas? Mais que peut-on attendre de garçons élevés loin de la surveillance d'un père sinon qu'ils gaspillent leurs salaires dans les cigarettes et le jeu? Mais plus dur encore que ces deux peines, c'est le mauvais traitement qu'ils infligent à leur mère si elle se permet de les rappeler à l'ordre. Et ainsi il arriva que je ne parvins même plus à trouver de quoi préparer un dîner au moins une fois par semaine, et que cet homme interrompit complètement ses visites chez moi. Je fus alors l'abandonnée, la rejetée, la dernière des dernières de la liste. Mes enfants se retrouvèrent orphelins d'un père qui était vivant. Ce fut difficile pour eux, mais ce le fut encore davantage pour moi. Il me fallut absolument tenter de récupérer ce qui en lui était à moi : il me restait le vol et j'ai volé! A mon tour, j'ai pu, moi aussi lui servir de la viande et il m'est revenu et il a passé la nuit chez moi. Aujourd'hui, il ne me reconnait plus comme il ne reconnait pas mon acte ignoble. Mais pourquoi n'a-t-il jamais pensé à m'interroger sur l'origine de cet argent, puisqu'il me donnait à peine de quoi acheter notre pain sec et payer le loyer de notre unique chambre Je ne veux rien vous cacher et j'avoue que lorsque j'ai commencé à réfléchir sur le moyen de gagner un peu d'argent, j'ai eu l'idée d'une chose à laquelle vous pensez tous, mais au dernier moment, je me la suis interdite, ou plutôt mon

éducation me l'a interdite car j'ai été élevée dans une bonne maison, mon père était un homme religieux, aussi vertueux que croyant. C'est bien pourquoi, même être poussée au vol ne m'a pas été chose facile, mais j'y ai été obligée, absolument obligée, personne ne peut supporter la honte et l'humiliation. Et même si j'avais été abandonnée par mon mari, j'aurais encore été obligée de voler car je n'ai personne pour me faire vivre, c'est qu'à la vérité, ma malchance est vraiment terrible.

- Bien sûr, quand le destin vous jette chez un mari qui use de telles vilenies.

- C'est en effet une vilenie mais ne voyez-vous pas, Monsieur le Juge, que ce genre de vilenie, la religion l'admet et la loi aussi? Je ne m'élève pas seulement contre la malchance qui m'a donnée à cet homme en mariage, je m'élève aussi contre ce qui m'a remise entre les mains de la Justice. Nous, ses quatre épouses, nous avons toutes commis des fautes, mais je suis la seule à en répondre devant la Justice.

C'est le chahut à nouveau dans la salle, la femme attend que les voix se calment, puis elle reprend sa confession provocante :

- Mais vous qui êtes des hommes de loi, que pensez-vous d'une femme qui n'hésite pas à fracasser la tête de sa mère, n'est-ce pas là une faute?

Mais par chance, celle à qui elle a fait ce mal est sa mère, et le coeur d'une mère répugne à porter plainte contre le fruit de ses entrailles. La seconde épouse, la gardienne d'immeuble a eu un fils qui, l'an dernier, a été atteint de paralysie infantile. Quand il est tombé malade, elle l'a conduit dans les services gratuits des hôpitaux et là il y a tellement de monde bien sûr, que l'examen n'a pas été fait avec soin, ni le pronostic, si bien que le médicament qu'ils lui ont donné est resté sans effet, enfin, pas le médicament, mais cette mixture qu'ils donnent à tout le monde. Elle n'a pas voulu conduire son fils chez un médecin elle

en a pourtant les moyens : elle préfère dépenser ce qu'elle gagne pour nourrir son mari, obligée qu'elle est, elle aussi, à entrer dans la course. L'enfant est maintenant paralysé, le malheureux! Est-ce que cela n'est pas une faute, même si cette faute n'est pas punie par la loi? Plût à Dieu que quelqu'un lui conseille de s'occuper de sa fille en la conduisant vite chez un médecin pour la soigner de ce trachome qui a atteint ses yeux avant qu'il ne soit trop tard. Plût à Dieu que quelqu'un lui conseille qu'il est préférable, pour elle, de dépenser son argent à soigner sa fille plutôt que d'acheter de la viande que son mari mange. Plût à Dieu qu'elle finisse par voir aussi ce qu'il a fait de moi. Ah! si j'avais connu plus tôt les bassesses de cet homme, c'est du poison que je lui aurais préparé à la place de la viande. Quant à la troisième épouse, sa faute à elle aussi est de celle que la loi ne punit pas : elle prive de tout ses deux filles qui vont travailler dans la maison des autres. L'aînée est maintenant une vraie jeune fille et un jour elle a dit à sa mère "Cela fait plusieurs années que je travaille et je ne porte même pas de boucles en or. Ne pouvez-vous pas me laisser deux livres sur mon salaire pour que je puisse économiser la somme nécessaire pour m'acheter ces boucles comme le font toutes celles qui travaillent comme moi?". La mère a refusé : ce qu'elle veut c'est augmenter le nombre de dîners chez elle et pas les réduire. Alors la jeune fille s'est enfuie de la maison où elle est placée, seul le hasard a indiqué à sa mère son adresse, et la petite a dû réintégrer son travail sans avoir obtenu satisfaction. Qui sait? Cette fille refera peut-être une nouvelle fugue, et peut-être que la prochaine fois elle tombera sous la coupe de quelqu'un qui ne pardonne pas? Personne n'ignore quel danger court une jeune fille qui s'égare à cet âge délicat : treize ans. Est-ce que cela n'est pas aussi un crime? Selon moi, ma faute est moins grave que leurs fautes. Moi, au moins, je n'ai pas fait de mal à ma mère ou à mes enfants, j'ai

causé du tort à des gens auxquels rien ne m'attache. Mais non, j'ai beau haïr vraiment de tout mon coeur mes pauvres "collègues", je n'éprouve pas le besoin d'être injuste à leur égard. En réalité, elles sont comme moi bien plus innocentes qu'elles ne sont fautives. Le vrai, le seul fautif est celui qui nous a poussées à faire tout ça : notre respectable mari. Allez l'arrêter, amenez-le ici. S'il existe une justice sur terre, comme il existe une justice céleste, il faudrait qu'il soit maintenant à ma place derrière ces barreaux.

Quand elle en est là, les forces lui manquent, elle doit soutenir sa tête, s'agripper aux barreaux de fer de la cage pour ne pas tomber à terre, et puis elle se laisse aller, peut-être même perd-t-elle connaissance? Personne ne le sait. Lorsque retentit la voix de l'huissier annoncant le retour des juges, qui s'étaient retirés pour délibérer, elle se réveille, effrayée. L'huissier lance son annonce traditionnelle :

- La Cour!

L'amour, c'est pour demain

Des chocs, elle en avait déjà reçu plusieurs, mais celui-là dépassait tous les autres et il la laissa totalement brisée. Elle se retourna, très étonnée : qu'entendait-elle? Une cloche ou la voix de son père? mais comment la voix de son père pouvait-elle tintinnabuler? C'était une voix si forte qu'elle atteignait presque le ciel. Les paroles étaient pourtant claires, très claires :

- Ma fille! l'amour est une chose, et la vie en est une autre!

Mais enfin, son père était malade et il se trouvait chez lui, dans sa maison : comment pouvait-elle alors entendre sa voix puisqu'il n'était pas là? Mais ce qu'elle entendait n'était pas la voix de son père, ni celle de personne d'autre : c'était le tintement qui n'en finissait pas d'une clochette. Elle se sentit prise de vertige et celui qui enait d'arriver tendit sa main pour la soutenir, mais elle la refusa, elle s'assit sur une chaise, la plus proche, avec la voix de son père qui n'arrêtait pas de tinter à ses oreilles :

- Ma fille! l'amour est une chose et la vie en est une autre!

Comme il était étrange que ces mots soient ainsi

textuellement gravés dans sa mémoire alors que cela faisait tant d'années qu'il les avait prononcés. Mais non, mais non, c'était hier, hier seulement qu'il les avait dits. Mais non, mais non, pas hier, avait-elle même perdu la notion du temps. Ne pouvait-elle pas se concentrer un peu plus? Oui, oui, c'était bien ça, ces mots, il les avait prononcés avant son mariage, il y avait donc précisément un an et demi de ça.

La vie, en ce temps-là était tout autre, elle avait une autre couleur, elle avait même un autre goût. Elle vivait alors les plus beaux jours de sa vie puisqu'elle vivait le roman de son unique amour, le premier, le dernier, son roman avec Mamdouh, son camarade d'études en première année à la Faculté de Droit. Oui, son camarade d'études, même si son père se moquait de ça :

- Comment peux-tu dire de lui qu'il est ton camarade d'études alors qu'il est simplement inscrit à la Faculté? Je m'étonne. Où et quand le vois-tu puisqu'il n'assiste à aucun des cours du matin, du fait de son travail de rédacteur au Ministère de la Justice?

Elle ne le voyait, en fait que rarement, soit à la bibliothèque, soit pendant les fêtes et les activités auxquelles elle participait à la Faculté. Mais l'amour peut toujours triompher de tout et de tous les obstacles, même de l'éloignement. Mamdouh était toujours avec elle, présent dans sa pensée : son fantôme hantait son regard, sa voix hantait ses oreilles et son amour hantait son coeur! C'est alors que son père trouva l'occasion de lui déclarer :

- Ne t'ai-je pas dit que tu n'es encore qu'une enfant qui vit dans ses rêves et ses illusions? Ce petit fonctionnaire qui n'a que son bac; combien gagne-t-il?

- Voyons, père, l'argent est la dernière chose à laquelle je songe

- Tout ça c'est bien quand ça se passe dans des romans, mais quand il s'agit de ton mariage, dis-toi que l'argent

c'est ce qui va te permettre de vivre, exactement comme une arme pour un soldat qui fait la guerre ou les livres pour un élève qui veut étudier. Dis-moi un peu : lorsqu'il s'agira de manger, crois-tu que tu te nourriras longtemps avec joie et allégresse d'amour et d'eau fraiche? Et même, vois-tu, ne parlons pas de nourriture, car tu peux prétendre que tu te contenteras de pain sec et que l'amour te servira de beurre. Mais toutes ces autres choses qui sont nécessaires pour vivre ? Paieras-tu ton loyer, ton électricité, tes moyens de transport et le médecin ou la pharmacie et tout et tout, en retirant l'argent qu'il te faudra du compte qui est dans ton coeur?
- Vous savez bien, père, qu'il est inscrit à la Faculté de Droit et que le petit travail qu'il fait actuellement n'est que temporaire..

- Ce qui veut dire qu'il a devant lui des années de lutte et de difficultés, c'est son destin, il est de son devoir de le supporter. Mais toi? Où est ta faute? Pourquoi serais-tu obligée de participer à ses difficultés puisque tu connais celui qui peut t'offrir dès aujourd'hui une vie heureuse, sans la peine de toutes ces difficiles années de lutte?

- Mais père, la peine se changera en bonheur et en plaisir puisque je vivrai auprès de quelqu'un que j'aime.

Alors son père s'énerva :

- Tout ça, c'est de l'hystérie, l'amour, c'est une autre histoire. Ne connais-tu pas cette légence qui raconte comment, un jour, le dieu de l'amour se disputa avec le dieu de la folie, la dispute fut si forte que le dieu de la folie creva les yeux du dieu de l'amour, alors le Dieu des dieux condamna le dieu de la folie à guider toute sa vie le dieu de l'amour. Et c'est ainsi que, depuis, l'amour est devenu un aveugle guidé par un fou! A tous les coups, celui qui suit l'amour est encore plus aveugle et plus fou. Très bien, mais où allez-vous vivre comme deux tourtereaux? Dans un nid, sur un grand arbre feuillu! La crise

du logement vous connaissez? Est-ce que Mamdouh possède les quelques milliers de livres qui sont indispensables si l'on veut avoir un appartement? Où t'emmènera-t-il vivre? Dans sa famille, dans leur modeste domicile, dans ce quartier populaire et sale, bruyant et surpeuplé? Sors de ton rêve, à peine quelques mois se seront-ils écoulés que si tu dois vivre là-bas, nous serons obligés de te faire transporter dans une clinique spécialisée pour les maladies nerveuses!

D'une voix tremblante, elle répliqua :

- Mais nous pouvons attendre...

Son père profita de son trouble et il revint à l'attaque, pour lui faire entendre encore plus fort sa résistance :

- Qu'est-ce que tu attends? Que les projets de sociétés mutuelles dont parlent les journaux se réalisent? Que vienne ton tour d'obtenir un appartement populaire du gouvernement, par tirage au sort? Tu seras une vieille fille avant que l'une ou l'autre de ces choses se réalisent. Quant à Ismat, l'appartement qu'il t'offre est prêt, c'est un appartement luxueux, qui se trouve dans un quartier élégant.

Elle protesta :

- Mais cet Ismat, je ne l'aime pas. Ignorez-vous combien l'amour entre époux est important? Entre n'importe quels époux? A moins que vous ne vouliez nier son existence!

Il répondit d'un ton énergique :

- Qui a dit ça? Celui qui ignore l'amour, ignore tout ce qui est beau et tout ce qui éclaire notre vie. Mais il serait merveilleux, il serait parfait que les palpitations de la raison aillent de pair avec les battements du coeur. Et demain, quand tu auras épousé Ismat, l'amour fera pousser de hautes branches tout autour de vous, pour vous ombrager, et l'air qui vous entourera répandra les effluves de l'amour. Cet amour qui alors, à coup sûr, naîtra entre vous grâce à une bonne vie commune et à ses plaisirs

et grâce à l'affection et à la miséricorde de Dieu à l'égard des époux.

Elle secoua la tête, stupéfaite :

- Et moi qui m'imaginais que Mamdouh vous plairait lorsque vous sauriez avec quel sérieux et quelle persévérance il se bat pour construire un avenir meilleur.

- Pour tout marché, il existe la balance qui convient. Les qualités de Mamdouh dont tu parles sont excellentes si l'on considère le fonctionnaire ou l'homme. Mais sur le marché du mariage, les valeurs et les mesures sont différentes.

Elle se mit alors à pleurer :

- Ainsi, le mariage n'a donc pour vous qu'un aspect matériel?

- Il a également un aspect moral, car je n'ai pas donné mon accord à Ismat pour sa seule richesse, mais aussi parce qu'il appartient à une bonne famille de vieille souche qui a un nom et une situation, et parce que sa moralité est grande.

Elle l'interrompit, étonnée :

- Nous ne le connaissons pas personnellement, d'où vous vient cette confiance en sa moralité? Ne croyez-vous pas que Mamdouh pourrait, sur ce point, le dépasser?

Il s'exclama :

- C'est impossible, les gens qui vivent dans l'aisance se distinguent toujours par leur haute moralité!

Elle protesta :

- Qui a dit cela mon père ?

Il rit en se moquant :

- Bien sûr que les films de chez nous disent le contraire, mais prend ça pour principe : les riches sont souvent ceux qui ont le plus de moralité. Le pauvre éprouve de l'amertume, de la rancoeur, et de la haine à l'égard des riches, de la société et de toute chose. Cette haine ronge son âme et la défigure. Elle le rend égoïste et rancunier. Il est aussi plus exposé à certaine déviation, à emprunter,

disons, des voies détournées et sous la pression de son besoin et de sa haine, les moyens qu'il emploie ne sont pas au-dessus de tout soupçon. Quant à l'homme qui est riche, en général, son état d'âme est serein, il n'a rien à envier et son éducation le garde dans les hauteurs.

Les paroles de son père ébranlèrent un peu sa décision, sans totalement la convaincre. Toutefois, quelle ne fut pas sa surprise quand Mamdouh lui-même s'excusa devant elle et lui dit :

- Votre père a raison, l'amour est sacrifice plutôt qu'égoïsme. Si celui qui aime ne peut pas élever la condition de sa bien-aimée, il doit au moins faire en sorte qu'elle demeure au même niveau. Mais la rabaisser au nom de l'amour, cela je ne l'accepterai jamais... Votre père me fait comprendre ce que j'aurais dû savoir seul, seulement, l'amour m'a aveuglé : je vous demande pardon. Trois années d'études à la Faculté m'attendent, et ensuite peut-être encore deux autres années pour être digne de vous. Il est entendu qu'un jeune homme lutte seul pour bâtir son avenir et ensuite, mais ensuite seulement, il peut faire sa demande car il est prêt pour se marier. Oui, votre père a entièrement raison et je ne peux pas lui en vouloir de s'intéresser à l'avenir de sa fille. Elle essaya de protester, mais la réplique de Mamdouh fut tranchante.

- Est-ce donc cela mon père ? lui dit-elle plus tard, vous l'avez fait venir et vous lui avez parlé? Et qui sait de quelle manière? Peut-être l'avez-vous humilié, peut-être Mamdouh n'est-il pas reparti convaincu de votre opinion, mais profondément blessé et peut-être a-t-il réagi aussi fièrement par dignité?

Elle épousa le riche Ismat, devenu majeur, aussi vite que lui permit la levée de sa tutelle. Comme elle était grande la joie de son père quand il voyait son gendre dépenser sans compter! Mais il ignorait que le jeune homme était presque sur le point de dissiper tout son héritage.

Comme il aurait été souhaitable que ses dépenses ne fussent consacrées qu'à ses plaisirs personnels et à ceux de sa femme! Mais bien au contraire, il dépensait tout son argent dans l'alcool et le jeu! Hanane ne savait sans doute pas que son mari jouait, elle ne pouvait cependant pas ignorer son penchant pour l'alcool, d'autant plus que chaque nuit, quand il rentrait, ou plutôt chaque matin, à l'aube, son haleine exhalait des relents d'alcool. Mais elle n'en parla jamais. Elle ne s'intéressait à rien, ni à personne. Elle coupa tous les ponts la reliant aux autres. Elle se réfugia en elle-même et ferma la porte derrière elle, afin que personne ne la suive. Depuis que son père l'avait poussée à épouser Ismat, elle se sentait comme si elle avait perdu tout ce qui faisait son humanité. Elle était devenue une machine et une machine ne proteste pas.

Et cela, même quand elle partit avec Ismat pour un voyage de tourisme en France et que son père, au comble du bonheur, commença à lui rappeler comme il avait vu loin quand il lui avait choisi son mari :

- Quelqu'autre qui n'aurait eu que son seul salaire, aurait-il pu te rendre aussi heureuse, aurait-il pu t'offrir pareille joie et te faire connaître le plus merveilleux pays du monde où admirer autant de beautés sans pareilles?

Oui, même lorsqu'il lui avait dit ça, elle s'était contentée de hocher la tête d'une manière qui ne voulait rien dire. A son retour, elle ne lui avait pas raconté qu'elle n'avait vu de ce qu'il disait être "le plus merveilleux pays du monde" que la rue où se trouvait son hôtel! Toute la joie qu'elle avait connue là-bas avait consisté à tenir son rôle d'infirmière auprès d'un mari qui vomissait toute la journée tandis qu'elle lui administrait quelques calmants. Non, elle n'avait pas raconté à son père comment, dès que la nuit tombait, son mari se levait comme un diable, s'habillait et sortait seul. Pas une fois, il n'était sorti avec elle, comment aurait-il pu l'emmener puisque chaque nuit ses sorties ne dépassaient pas le cadre du Casino?

Elle n'avait pas dit à son père à quel point son mari était endetté. Ce "joyeux" voyage n'avait pu se faire qu'au prix d'énormes dettes, son mari était couvert de dettes jusqu'aux oreilles. Elle n'avait pas dit non plus à son père qu'elle avait signé des papiers pour son mari et qu'elle s'était portée garante de certaines de ses dettes. Que pouvait-elle redouter puisque ce mari était un homme honnête, le descendant de nobles familles, d'une haute moralité ainsi que le lui avait si souvent répété son père : qui donc pouvait s'attendre à ce que son mari ait un comportement malveillant à son égard?

Pourquoi n'avait-elle rien raconté de tout ça à son père? Craignait-elle de lui faire de la peine? de l' affliger ? Etait-ce une forme d'indifférence à répondre à ses discours puisque ces discussions ne menaient à rien? Ou bien éprouvait-elle du plaisir à se sentir dans ce malheur ? Sa souffrance représentait-elle comme une expiation pour la faute qu'elle avait commise et dont elle ne sentait que depuis peu la gravité? Elle avait cédé devant l'opinion de son père qui, dans le choix de son mari, avait donné ses préférences à l'appartement plutôt qu'à l'homme. Oui, elle reconnaissait sa faute, mais c'était un peu tard. Il aurait fallu qu'elle résiste, qu'elle se batte pour faire triompher son amour, qu'elle décide de choisir la voie de la lutte et de l'endurance, du moment que dans cette lutte, elle se trouvait aux côtés de celui qu'elle aimait. Elle avait compris tout cela et elle acceptait de boire jusqu'à la lie le calice que chaque jour lui tendait Ismat. C'était cela le prix qu'elle devait payer soit pour la punition qu'elle méritait pour sa faute, soit plutôt pour le crime qu'elle avait commis à l'égard d'elle-même, à l'égard de son amoureux, et à l'égard de l'amour!

Or, il advint que, malgré son silence et son refus de se plaindre à son père, elle fut obligée de tout lui raconter quand son mari s'absenta deux jours de suite de leur maison sans lui donner signe de vie alors que chaque jour, il rentrait,

si ponctuellement à l'aube, pour demeurer là jusqu'au soir. Et jamais il n'avait manqué un seul de ces rendez-vous! Ce premier jour, selon son habitude, elle ne se préoccupa pas de l'absence de son mari, mais lorsque le lendemain il ne rentra pas non plus, elle fut obligée d'avertir son père. Son père le chercha partout, il s'enquit de lui auprès de sa famille, de ses amis, en vain, aucune trace de lui, nulle part, comme s'il s'était totalement évaporé. Il commençait à s'inquiéter vraiment beaucoup, quant, à la fois la réponse et l'explication leur parvinrent sous la forme d'un avertissement de la saisie du mobilier de l'appartement de Hanane et cela pour payer les dettes que Ismat n'avait pas encore réglées, Hanane lui ayant donné sa caution, et s'étant déclarée solidaire.

Ce choc ne bouleversa guère Hanane, comme toujours, mais il manqua terrasser son père : le mobilier de Hanane allait-il être vendu aux enchères? Ce mobilier pour lequel il avait dépensé jusqu'à sa dernière piastre afin de se montrer digne de ce fils de respectable famille! Et c'était lui, cet Ismat à qui il accordait une si haute moralité qui faisait cela, lui qu'il croyait incapable de toute bassesse!

Il ne lui restait plus rien, après avoir dépensé tout son argent pour que sa fille ait un luxueux trousseau; rien pour rembourser ces dettes ou même une simple partie. Il alla voir ses amis et ses connaissances, mais aucun d'eux ne répondit à sa demande, même pas les parents d'Ismat. Tous les membres de cette respectable famille s'excusèrent. Pas un, sous des prétextes divers, n'essaya de l'aider.

La date de la catastrophique saisie fut fixée. Quelques jours auparavant, le père vint voir Hanane : il fit le tour de chaque pièce de l'appartement comme pour dire adieu au luxueux mobilier qu'il avait choisi. Il contemplait chaque chose : c'était pour acheter tout cela qu'il avait sacrifié tout l'argent qu'il possédait. En revenant chez lui, il s'alita.

C'est ainsi que ce fameux jour, elle se retrouva seule, les commis vinrent lui annoncer que l'huissier l'attendait

au salon pour lui faire signer quelques documents. Ce fut alors le choc le plus dur, celui qui l'abasourdit complètement. L'huissier n'était autre que Mamdouh. Mamdouh, pour qui le choc fut encore plus grand. Lorsqu'elle le vit ainsi stupéfait et perplexe, elle souhaita que la terre s'ouvre sous ses pieds et qu'elle l'engloutisse.

Mamdouh s'excusa, il jura que s'il avait su de quoi il retournait, il ne se serait jamais déplacé et qu'un de ses collègues serait venu à sa place. Il était sincère, la pâleur de son visage et le tremblement de ses mains l'attestaient. Elle essaya de montrer quelque orgueil, elle dit

- Vous ou un de vos collègues, quelle importance!

Mais elle ne parvint pas à se maîtriser plus longtemps, la terre commença à tourner sous ses pieds et elle tourna de plus en plus quand l'huissier fit sonner sa clochette qui l'assourdissait, tintant dans ses oreilles comme si c'était la voix de son père qui tintinnabulait sa phrase éternelle:

- Ma fille, l'amour est une chose, la vie en est une autre!

La vieille femme et le violon

Le terminus de son autobus approchait, elle chercha du regard le jeune homme qui lui avait confié un paquet enveloppé dans du papier, pour qu'elle le lui garde, car au milieu de toute cette foule effrayante, il avait du mal à se tenir en équilibre, mais elle ne le vit pas. Il était descendu à la précédente station et il les avait oubliés, elle et son paquet. Elle se sentit de plus en plus perplexe quand, en manipulant le paquet à moitié déchiré, elle aperçut ce qu'il y avait dedans. Elle poussa une exclamation, et murmura à elle-même : un violon!

Alors, en quelques secondes, toute la tristesse qui était en elle remonta d'un coup : ce violon était la réplique exacte de celui d'Ala'. Ala', dont la mort soudaine l'avait laissée effondrée. Elle n'avait rien voulu accepter, ni condoléances, ni paroles de consolation, et ses filles en avaient été fort inquiètes, cherchant anxieusement une lueur d'espoir au milieu dans toutes ces ténèbres. Elles avaient insisté pour qu'elle parte en pélerinage en Terre Sainte dans l'espoir que la douleur dévastatrice qui rongeait son coeur cèderait la place au calme bienfaisant de la foi.

A son retour, elle paraissait détendue comme si Dieu lui avait en effet accordé la bénéfique patience, car pour un oui, pour un non, elle répétait : "C'est la volonté de Dieu". Mais lorsqu'elle revoyait en elle le doux sourire d'Ala', et qu' elle se rendait compte, ensuite, de la terrible vérité : jamais plus, jusqu'à la fin de sa vie, elle ne reverrait ce sourire, alors elle sentait qu'une main dure et brûlante comme de l'acier en fusion oppressait son coeur et elle s'en prenait à Dieu, elle l'interpellait et les larmes coulaient le long de ces rides et de ces sillons que les pics du temps avaient creusé sur son visage :

- Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous privée de sa présence. C'était son destin, mais pourquoi dès le début l'avez-vous prédestiné ainsi?

Et ce jour là, toute la tristesse qui était en elle remonta d'un coup, elle poursuivit son chemin en serrant le violon sous son bras. Le vent hurlait comme s'il prenait part à ses sentiments, en jouant une mélodie mélancolique qui commençait sur un rythme lent et se précipitait ensuite dans une exaltation folle. Une douloureuse amertume lui emplit la bouche, elle était si forte que si elle l'avait recrachée dans le Nil, toute l'eau du fleuve n'aurait plus eu que ce goût! Pourquoi tous les autres jeunes pouvaient-ils profiter de la vie sauf son fils? Tous, ils mangeaient, ils buvaient, ils aimaient, et même, ils jouaient du violon et lui, Ala', il était là-bas, sous terre!

En route vers sa maison, elle s'approcha du pont, elle leva le violon au-dessus de sa tête dans l'idée de le jeter dans les eaux du fleuve. Il suffisait à ce jeune homme d'être en vie, oh oui! Cela suffisait! Et soudain, elle le vit devant elle, il levait sa main et il la suppliait, son visage était baigné de larmes. Elle ferma les yeux, les rouvrit et rencontra alors le visage noyé de larmes d'Ala'. C'est qu' il l'aimait son violon! Et ce jeune homme, lui aussi, devait l'aimer! Qui sait ce qu'il avait dû endurer

pour l'avoir et ce que sa famille avait dû peiner pour le lui offrir, car ses vêtements attestaient qu'il était de pauvre condition.

Alors elle se remit en marche, avec le violon toujours sous son bras, tous ceux qui la croisaient se retournaient pour la regarder avec étonnement. Ce spectacle, suscitait, en effet, l'émotion : une vieille femme habillée comme une ménagère et qui tenait dans ses bras un violon qu'elle entourait comme si elle le couvait, une vieille femme qui ne faisait attention à rien et qui ne voyait rien, ni personne, absolument personne. Une fois dans sa maison, elle posa le violon sur le bureau, c'était là qu'Ala' mettait le sien. Lui non plus, il ne l'avait pas obtenu facilement, car elle avait obstinément refusé de le lui acheter alors qu'elle en avait pourtant les moyens. Mais elle redoutait que cela ne vienne le distraire de ses études : des études de pharmacie qu'il faisait en faculté, et qui n'étaient pas faciles, elle avait promis qu'elle lui en offrirait un, dès qu'il serait reçu.

Elle ne chercha pas longtemps dans l'armoire qui renfermait plusieurs objets ayant appartenu à Ala' et qu'elle avait gardés en souvenir de lui. Le violon était là. Elle le sortit de sa précieuse boîte en bois de rose et elle le déposa dans la valise qui contenait les habits de son fils. Elle alla chercher un chiffon moelleux dans la cuisine, elle essuya doucement, très doucement la boîte, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul grain de poussière. Elle rendit grâce à Dieu d'avoir fini par céder devant l'insistance de son fils et de lui avoir acheté ce violon, pour qu'il ne meure pas et que son âme demeure attachée à une chose. Car son fils n'avait pas eu la chance d'arriver jusqu'à son diplôme de pharmacien.

La voix sonore du muezzin s'éleva, elle ouvrit vite la fenêtre pour que cette voix sonore vienne emplir la chambre. Le vent s'était apaisé, la voix du muezzin n'avait

pas seulement fait entrer la prière, mais aussi le soleil, après qu'il ait réussi à se libérer du siège que les nuages lui avaient imposé. Après sa prière, elle n'oublia pas de réciter le requiem pour le repos de l'âme de son cher disparu. Puis elle alla droit au téléphone, et elle appela la "Voix du Salut", il s'agissait d'un numéro réservé aux objets disparus. Elle donna son adresse.

Le lendemain elle ouvrit la porte au jeune homme. Il était visiblement inquiet. Mais à peine eut-il aperçu son violon qu'il se tranquillisa. Elle lui présenta la précieuse boîte du violon de son fils et elle lui demanda d'y déposer le sien. Le jeune homme prit la boîte, il la caressa, très étonné par tant de douceur, une joie profonde éclairait son visage, il lui tendit la main :

- Merci, merci, vraiment, merci mille fois.

- Ce n'est pas avec des mots que l'on me remercie.

Son coeur se serra. Allait-elle lui demander de l'argent? Il ne possédait même pas l'équivalent d'une livre. Alors à son tour, elle lui tendit la main et l'attira vers elle en le tirant gentiment par l'oreille, si bien que sa bouche touchait sa joue quand elle lui dit :

- C'est comme ça que l'on me remercie, jeune homme.

La toile d'araignée

Cela fait maintenant plus d'une semaine qu'elle l'a remarquée pour la première fois. Elle s'était beaucoup étonnée de sa présence alors qu'elle était allongée sur son lit, les yeux grands ouverts. C'était chez elle une habitude de passer quasiment la moitié de son temps au lit, sans dormir. Son regard perdu fixait le plafond sans le voir tandis qu'elle n'en finissait pas de réfléchir à son drame qui vraiment lui semblait ne jamais devoir finir elle ne pouvait, malgré tout, y penser que la nuit et le jour.

Il arrivait parfois qu'elle se plaigne à Dieu : "Vous est-il impossible, ô mon Dieu, de me donner un enfant Vous en donnez aux autres des dizaines, à Vous si Vous le voulez, rien n'est impossible. C'est donc que Vous ne le voulez pas, mais pourquoi? Chaque chose qui nous vient de Vous recèle une sagesse. Que signifie donc Votre sagesse qui me prive d'enfant? A moins que Votre sagesse ne soit cachée pour que j'aille à sa recherche". Mais toutes ses recherches, toutes ses réflexions restaient vaines. Elle redoublait alors ses exhortations : "Un enfant, Mon Dieu, un seul, ferait ma joie et celle de mon mari, il renforcerait

les liens de l'amour qui nous unit". Elle se reprenait "qui nous unissait. Est-il raisonnable - car elle s'interrogeait vraiment beaucoup - est-il raisonnable qu'il continue à tant travailler alors qu'il est privé de la joie d'être père?". Mais se demandait-elle, contre qui protestait-elle? Contre personne! Personne ne l'avait jamais accusée de quoi que ce soit et pourtant elle sentait cette accusation toujours présente dans son for intérieur, elle la lisait au plus profond de ses yeux, la devinait dans tout ce qui baignait ses mots, si bien qu'elle se défendait encore :"Quelle faute ai-je commise? Je n'ai jamais manqué à quoique ce soit, Dieu sait combien je désire et je souhaite de tout mon coeur avoir un enfant!".

Son mari lui disait souvent : "Voyons, ne t'accroche pas comme ça à cette idée! Quant à moi, je n'y pense plus. Que me feraient l'enfant ou les enfants que je pourrais avoir? Me donneraient-ils la lune? Redresseraient-ils ce qui est tordu? S'ils ne viennent pas, c'est que Dieu le veut". Mais elle ne le croyait pas. Par sa délicatesse, par son humanité il voulait lui apporter quelque allégresse ou plutôt quelque soulagement. Pourtant, il lui disait encore "Toi seule m'intéresse en ce monde, tu es tout pour moi, tu es le seul bienfait que la vie m'ait donné, tant que tu seras avec moi, rien ne me manquera". Elle souriait au fond de son coeur. "Vraiment, c'est un prince, il fait tout ce qu'il peut pour atténuer ma peine et mon tourment, mais combien de temps cela durera-t-il encore? Un jour, viendra où, sans aucun doute, sa patience sera épuisée, alors quand le silence se fera de plus en plus lourd dans sa maison, il commencera à redouter que le temps de l'enfantement soit révolu. Quand ce jour viendra-t-il? Est-il proche, est-il lointain? Comment lui annoncera-t-il qu'il désespère d'être père? Est-ce qu'il l'anesthésiera à force de gentillesse avant la rupture? Ou lui annoncera-t-il tout ça avec fougue et révolte après un aussi long

étouffement?".

Elle réfléchit. Elle réfléchit tant que l'insomnie la gagne et pour de longues heures. Mais le sommeil lui paraît inaccessible, elle ouvre de nouveau les yeux sans rien voir, même pas le reflet du soleil sur le pare-brise des voitures qui roulent dans la rue, un reflet qui balaie vivement le plafond de sa chambre puis disparaît. Elle n'avait vu la toile que ce jour où elle avait remarqué qu'un de ces reflets ne brillait pas comme la lueur dorée du soleil. Il ne disparaissait pas vivement et pourtant il bougeait comme une ombre. De quoi pouvait-il s'agir? Mais lorsqu'elle avait regardé attentivement, elle avait découvert qu'il ne s'agissait pas d'une ombre, mais d'une toile d'araignée! Elle en avait été très étonnée pour deux raisons, la première était son apparence, une apparence qui différait en tous points des toiles et des araignées qu'elle avait l'habitude de voir : petite comme une piastre, d'une couleur sombre, et d'une sale forme qui inspirait le dégoût. Et cette toile qu'elle voyait au plafond avait près de vingt centimètres de diamètre, elle était de couleur gris clair, c'était une toile aérienne, transparente du plus fin tissage que l'on puisse imaginer, avec au centre une sale tâche dégoûtante! Une toile si légère que le moindre souffle d'air la faisait onduler en la caressant Elle s'étonnait aussi de sa présence. Elle qui apportait tant de soins à la propreté de sa maison! Une propreté qui faisait la fierté de ses parents et lui valait les remarques amusées de ses amies qui appelaient ça son obsession, et des piques de ses ennemies toujours à la recherche d'une faute, pour se moquer d'elle en s'exclaffant "Mais sans cela, qu'est-ce qui pourrait bien l'occuper si ce n'est un bébé qui tète et qui pleure?".

La grandeur de la toile d'araignée prouvait que celle qui l'avait faite ne l'avait pas tissée en un jour, ce qui lui aurait permis, à elle, de prétexter qu'elle n'avait pas

pu la voir auparavant, à moins qu'elle ne s'applique à inventer autour de ça des plaisanteries qui éloignent sa pensée de son problème amer et qu'elle ne se dise : "Et si elle avait veillé pour la tisser pendant des heures en dehors de son travail officiel et qu'elle ait profité du moment propice" ou encore : "Peut-être que la crise du logement touche aussi les araignées et qu'elles s'y sont mises à plusieurs pour bâtir ensemble une seule maison, mais leur tentative aura échoué". Soudain, elle éclate en sanglots en se rappelant une phrase qu'avait dite I'tidale, la cousine de son mari, alors que l'une de ses parentes conseillait à celleci dans une réunion où elles s'étaient retrouvées ensemble, de se contenter des trois enfants qu'elle avait et de commencer à prendre la pillule. Et I'tidale avait répondu que cela avait été son souhait après qu'elle ait eu ses deux premiers mais son mari aimait les enfants et il en voulait encore plus, à la fois bien sûr parce qu'il l'aimait, et parce que les enfants renforçaient les liens du mariage. Elle avait alors ajouté "une maison sans enfants est plus fragile qu'une toile d'araignée".

Ghada sanglote en se rappelant ces mots et elle se remet à fixer la toile d'araignée, elle est si fine, si nette qu'elle ondule au moindre souffle d'air et à chaque instant, elle s'attend à la voir se déchiqueter. Elle se dit avec amertume et anxiété: "Ma maison est-elle plus fragile que cette toile? Cette toile que les souffles d'air ne déchiquètent pas, mais nous ne sommes pas encore à la fin de l'été, quelques semaines vont s'écouler avant que n'arrive l'automne et la violence de son vent. La toile supportera-t-elle cette violence? Et après l'automne ce sera l'hiver qui viendra avec ses orages. Ah les orages de l'hiver!".

Est-ce qu'Itidale avait cherché à la blesser en prononçant ces mots? Mais bien sûr, car elle avait souvent entendu dire par quelques parentes d'Itidale, et dans le dos de

la mère de celle-ci, qu'I'tidale avait longtemps espéré et cherché à se marier avec Saïd, son mari à elle. Cela, elle l'avait entendu dire même après le mariage d'I'tidale. Et I'tidale avait continué à la détester, elle, Ghada, et pour I'tidale, toutes les occasions étaient bonnes pour la vexer. Ce jourlà, après avoir dit cette phrase idiote, et ce n'était pas la première fois qu'elle parlait d'une façon aussi légère, I'tidale s'était mordu la lèvre dans une expression théâtrale et elle avait regardé Ghada comme si elle voulait rattraper sa faute. Mais toute son attitude manquait de délicatesse et cela apparaissait comme la preuve que c'était bien Ghada qu'elle visait avec ses insinuations malveillantes.

Ghada réfléchit qu'elle va se lever pour aller chercher la "tête de loup" pour enlever cette toile d'araignée qui est au plafond, mais quand elle veut se lever, elle est trahie par son corps, elle n'a pas assez d'élan en elle pour travailler, s'activer. Elle se raisonne, elle se dit qu'elle est fatiguée après tout ce qu'elle a déjà fait ce matin et qu'elle a bien le droit de se reposer un peu. Elle ira chercher ce balai quand elle se sera reposée, comme elle en a besoin. Mais plus tard, quand elle se lève, elle oublie tout ça et elle ne se le rappelle que le lendemain, quand, l'après-midi, s'étendant sur son lit pour se reposer et regardant le plafond, elle découvre l'araignée et s'écrie

- Pas possible! Je l'ai oubliée pendant tout ce temps?

Comme la veille, elle n'arrive pas à se lever et remet à plus tard le soin d'enlever la toile. Plus tard, quand elle aura reposé son corps fatigué. Comme toujours, le sommeil n'est pas au rendez-vous, alors pour se distraire, elle observe l'araignée qui va et vient dans sa toile. Que fait-elle? Il est certain qu'elle travaille encore à l'agrandir."Quelle ambitieuse. Tout cet espace ne te suffit pas? Eh bien, je me lève généralement à cinq heures, tu vas donc avoir jusqu'à cette heure pour travailler!". Pas seulement ambi-

tieuse, mais intrépide pour la tisser comme ça, dans sa chambre à coucher et même quasiment au-dessus de son lit. N'est-ce pas un défi? Il aurait mieux valu pour elle qu'elle la tisse dans un coin de la cuisine ou dans la petite chambre que l'on ouvre seulement lorsqu'il s'agit d'héberger une parente en visite chez eux. Cette petite chambre qui devait être celle des enfants, ces enfants qui ne sont pas venus et qui semble-t-il, ne viendront pas un jour prochain. Comme il est étrange, vraiment, ce destin qui aime toujours à s'amuser de la souffrance des autres! Plusieurs de ses collègues et de ses amies se plaignent beaucoup de l'allergie que leur provoque la pillule, seulement si elles l'arrêtent et "prennent des précautions", aucune de ces précautions ne suffit à empêcher leur grossesse, alors elles vont s'en remettre aux médecins et aux recettes paysannes pour se libérer d'une grossesse indésirable! Pourquoi laisse-ton à sa privation celle qui désire et donne-t-on à celle qui ne désire pas?

Elle essaie en vain de penser à autre chose. Mais si l'on disait dans les temps anciens : "Tous les chemins mènent à Rome", elle peut dire aujourd'hui, "toutes mes pensées mènent au même sujet : je n'ai pas d'enfant". Après s'être levée, elle n'oublie pas la toile mais elle ne fait rien pour l'enlever. Peut-être que regarder une araignée aller et venir dans sa maison est devenu pour elle un divertissement? A moins qu'elle ne s'intéresse plus à la peine que demande l'entretien d'une maison condamnée à s'écrouler tôt ou tard? Ou bien a-t-elle sympathisé avec l'araignée, la regardet-elle comme une compagne, une alliée qui participe avec elle à l'affaiblissement de sa demeure? Ou encore a-t-elle perdu son enthousiasme pour toute chose? Ni elle, ni personne ne le sait.

Les jours passent et leur passage creuse encore plus profondément sa tristesse et sa solitude malgré toutes les tentatives de Saïd pour qu'elle sorte de cet état. Comme

elle souhaiterait pouvoir répondre à l'élan, à l'exaltation des sentiments de son mari. Un jour, elle lui dit : "Je remercie Dieu de m'avoir donné un grand coeur, autrement mon coeur n'aurait pas pu contenir tout l'amour que je te porte". Non, elle n'a pas cessé de l'aimer, elle l'aime encore comme au temps de leurs fiançailles et au début de leur mariage.

Et à la vérité, l'amour de son mari non plus ne s'est pas refroidi, ou plus précisément les apparences de cet amour. Mais son souhait est toujours de plonger jusqu'au fond de son coeur pour savoir ce qu'il éprouve vraiment. Est-ce toujours de l'amour ou bien cet amour s'est-il changé en compassion? Elle l'a toujours connu pareil à un fleuve jaillissant de tendresse. Comme cette tendresse l'a rendue heureuse! Elle qui le prive d'être le père de son enfant. L'amour de sa mère et sa protection manquaient, elle ne sait pas pourquoi, de tendresse. Seulement aujourd'hui, le jaillissement de ce fleuve de tendresse ne peut plus la rendre heureuse, elle y pense sans cesse. Ce fleuve engloutira cette tendresse, il fera dévier son coeur vers une autre femme qui pourra lui donner ce qu'elle n'a pas pu lui offrir. Tous les médecins ont beau lui assurer que cet espoir existe encore, elle, elle constate que les années passent et que l'espoir ne demeure qu'un simple espoir

Celui qui a dit que subir un malheur est plus facile que de l'attendre avait raison. L'araignée a poursuivi son travail, elle continue d'agrandir sa demeure malgré la décision qui a été prise de la supprimer dans une heure. Ghada pense "Dieu est plus clément pour l'araignée que pour l'homme". Ghada pense que si l'araignée connaissait sa décision, elle serait déjà morte de peur avant même que son balai ne l'atteigne. Et elle Ghada? Elle vit dans l'attente du temps qui passe et aiguise son malheur. Elle continue de travailler toute la journée comme une machine sans âme jusqu'à ce que Saïd rentre de son travail et vienne

à elle avec sa passion. Une passion qu'elle accueille toutefois avec tiédeur, car au fond d'elle-même elle se pose toujours la même question pressante : "Quand se décidera-t-il? Qu'attend-t-il? Pourquoi ne se hâte-t-il pas de me congédier?".

Elle lui a même demandé un jour qu'ils se séparent. Pour elle c'est plus digne, mais il s'est énervé, il s'est révolté et il l'a avertie, en ne cachant pas sa douleur, de ne plus jamais revenir sur ce sujet.

Après le déjeuner, elle s'allonge sur son lit, mais elle ne dort pas, ses yeux restent ouverts et ils regardent la toile de l'araignée dans une mystérieuse indifférence. Une indifférence qui augmente chaque jour, si bien que plus d'une semaine s'est écoulée depuis qu'elle a remarqué la toile pour la première fois, et qu'elle ne l'a pas enlevée, même qu'elle remercie Dieu que Saïd ne l'ait jamais vue, ni aucune de ses proches qui entrent parfois dans sa chambre pour se farder.

Ce jour-là le téléphone sonne, elle accourt de la cuisine et qu'est-ce qu'elle entend? La mère d'I'tidale lui demande de transmettre ses remerciements à Saïd pour les efforts qu'il a faits afin de réconcilier I'tidale et Mou'men son mari. Elle lui demande d'arrêter ces efforts qui ont malheureusement échoué. Mou'men a répudié hier I'tidale, sous prétexte qu'il ne peut plus supporter leur impossibilité à s'entendre, elle s'entête trop à le blesser. Ghada reste bouche bée, elle ne peut que dire : "Pas possible, pas possible", et elle repose l'écouteur sans ajouter un mot.

Comme hypnotisée, elle court jusqu'au placard de la cuisine, elle en sort "la tête de loup", puis elle va dans sa chambre et là elle passe et elle repasse le balai sur le plafond pour enlever absolument toute trace de la toile de l'araignée.

Fidèle à ses principes

Madame Ismat est notre très, oh! très gentille voisine, je l'aime beaucoup. Il n'y a pas que cette gentillesse pour la distinguer, non oh non! elle a de très nombreuses et excellentes autres qualités.

Voulez-vous que je vous cite, par exemple, une de ses qualités? Elle est fidèle à ses principes, cela fait de longues, de très longues années que j'ai entendu prononcer cette expression pour la première fois.. Quand les élèves de l'école qui se trouvait en face de chez nous, sortaient dans la rue, pour des manifestations houleuses en vue de soutenir tel leader contre tel autre et que tous, ils clamaient d'une seule voix déchirant la profondeur du ciel : "Vive la fidélité à nos principes". Quels principes? Là, ils n'étaient pas fixés. A peine quelques mois s' étaient-ils écoulés que les élèves manifestaient à nouveau en faveur d'un autre leader et pour d'autres revendications.

Par contre, la manière dont notre voisine, madame Ismat restait, elle, fidèle à ses principes était (pour moi du moins) des plus surprenantes, elle qui pourtant ne manifestait jamais, elle dont la voix ne s'élevait jamais pour clamer précisément sa fidélité à ses principes!

Lorsque nous sommes venus habiter notre actuelle maison dans le quartier d'Al Ahram, il y aura maintenant bientôt huit ans de cela, laissant derrière nous tous nos amis de Helmieh, berceau de mon enfance, et tous nos souvenirs, j'ai cru que je ne pourrais jamais remplacer mes amies de ce temps-là. Ici s'était déroulée mon enfance, mon adolescence, ici je m'étais fiancée, ici j'étais devenue mère, mais je finis par découvrir que j'avais été un peu pessimiste. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés depuis notre installation dans notre nouvelle demeure que notre voisine madame Ismat vint nous souhaiter la bienvenue. Bien qu'elle fût beaucoup plus âgée que moi, j'aimais sa compagnie car je trouvais en elle la plus gentille dame que j'ai jamais rencontrée dans ma vie. Lorsque j'allai chez elle, lui rendre sa visite, j'amenai ma fille unique Izzat et c'est alors que je vis pour la première fois Manale, dont la taille était à peu près le double de celle de ma fille. Quand Izzat appela Manale par son prénom au lieu de lui dire "mademoiselle", ainsi que l'exigeaient la politesse et la délicatesse, je ne manquai pas de la gronder, mais madame Ismat protesta en riant:

- Izzat ne s'est pas trompée, Manale est à peine plus âgée qu'elle, elle a quinze ans seulement elle est un peu grande pour son âge, elle ressemble à ses tantes.

Ce jour-là, je la crus, rien me m'incitait à la démentir, il arrive, en effet que chez certaines jeunes filles, la féminité apparaisse à un âge précoce. Deux années plus tard, Manale avait grandi et avec elle, chaque petit être, chaque petit animal.

Le hasard fit que je me trouvai en visite chez madame Ismat lorsque fut donné le résultat de l'examen du certificat d'études préparatoires. Manale rentra en sautillant et elle nous annonça qu'elle avait réussi. Je l'embrassai, je la félicitai. Dès qu'elle fut sortie, j'exprimai mon étonnement à sa mère, comment se faisait-il que Manale soit en retard dans ses études? Mais madame

Ismat éclata de rire, ne vous ai-je pas dit combien sa légèreté est sympathique! Elle m'expliqua :

- Cela n'a rien, mais vraiment rien d'étrange, cela correspond absolument à son âge, elle a quinze ans.

J'ouvris la bouche comme une idiote, mais je ne pus évidemment rien dire jusqu'à ce que ma voisine au cours d'une de ses visites, cela se passait deux ans plus tard, m'annonça aussi étonnée que si elle avait vu un martien sortir d'une soucoupe volante :

- Figurez-vous que pas un, mais plusieurs prétendants se présentent chez moi pour ma fille Manale!

- Qu'y-a-t-il d'étrange à cela? A Dieu ne plaise, serait-elle laide?

- Bien sûr que non, mais aussi belle soit-elle, il n'est pas raisonnable que des prétendants viennent se présenter comme ça pour une fillette. Lorsque les hommes la voient, ils imaginent qu'elle est en âge de se marier, alors que c'est encore une enfant.

Et, riant toujours, elle poursuivit :

- A quoi rimerait un mariage pour une fille qui a tout juste quinze ans?

J'eus beaucoup de mal à me taire, j'aurais eu tant de choses à répliquer! Je me persuadai que cette histoire ne me regardait pas, puisque je n'avais aucun fiancé à proposer à cette mystérieuse jeune fille qui n'avançait jamais en âge. Et deux nouvelles années s'écoulèrent. A croire qu'il plaisait à ma voisine de me provoquer une fois tous les deux ans! Lorsque j'allai lui rendre visite ce jour-là, elle m'offrit un sirop que je commençai à boire doucement en m'interrogeant sur le pourquoi de son invitation, mais madame Ismat dit en riant :

- Vous n'allez pas me croire si je vous le dis!

- Je vais essayer d'y croire, dites seulement.

- Manale est fiancée!

- Elle est fiancée? Toutes mes félicitations et quand aura lieu le mariage, si Dieu le veut?

- Oh! pas tout de suite, dans quelque temps, un an à peu près, l'âge légal minimum pour se marier est de seize ans et Manale est maintenant dans sa quinzième année!

Cette fois le mensonge était encore plus énorme que les fois précédentes, et j'eus vraiment beaucoup de mal à l'avaler. Je m'empressai de boire d'un trait le reste de mon sirop afin de l'aider à "passer".

Une année ne s'était pas écoulée que j'assistai aux noces et je fis tout mon possible pour que, dans la conversation avec madame Ismat, au moins en ce qui me concerne, aucune allusion ne soit faite à l'âge de Manale jusqu'à la fin de la cérémonie, mais voilà que madame Ismat elle-même m'apprend, j'ai maintenant oublié à quel propos, que la mariée a seize ans. Peut-être, ajoute-t-elle, certains la blâmeront-ils d'avoir dérogé à ses principes, mais non mais tout le monde l'excusera, ce n'est là qu'une simple dérogation et une nécessité majeure l'a poussée dans cette voie !

Et voilà qu'hier seulement, un an et demi après le mariage de Manale, j'apprends que la jeune épousée vient d'accoucher d'une fille. Je vais la féliciter mais il ne m'est pas possible de voir la "maman", elle dort, et sa mère, ma voisine me raconte :

- Elle a vraiment trop souffert, cet accouchement a duré trop longtemps.

Elle ajoute :

- Et tout ça parce qu'elle s'est fait trop de souçis !

- Mais c'est tout naturel, voyons, c' était la première fois.

- La première fois, justement et puis, elle est si jeune, elle ne sait rien de la vie, une fille qui accouche à quinze ans, que Dieu lui vienne en aide!

Quelle histoire! Voilà notre voisine revenue à ses anciens principes, elle les suit et leur reste absolument attachée, malgré la photo du mariage qui est accrochée au-dessus

de sa tête, malgré les pleurs du bébé qui s'élèvent si fort en cet instant qu'ils vont me crever le tympan, malgré toute logique et malgré moi aussi!

Je vais pour me récrier car je ne peux plus gober ses paroles, pas plus que la bouillie qu'on offre aux mères en pareilles circonstances. J'essaie d'avaler d'un trait ce qui est dans ma tasse pour faire passer ces mots mais je n'y arrive pas, son mensonge me reste au travers du gosier, il refuse de descendre. Et c'est là qu'il se trouve encore et je ne pense pas que vous puissiez m'être d'un grand secours!

Adam ne sera pas chassé deux fois...
du Paradis

Chacun avait délaissé son travail et ils regardaient tous avec étonnement et curiosité cette chose colossale qui, à leur grande surprise, avançait en direction de leur zone. Quelques garçons se précipitèrent, ils appelèrent les quelques femmes qui étaient chez elles pour qu'à leur tour, elles contemplent cette chose avant qu'elle ne passe devant elles, mais cette énorme forteresse mobile ne bougeait plus, elle venait de s'arrêter tout près d'elles, elle tourna même un peu sur elle-même et commença à défoncer leur terre.

La curiosité se changea en stupéfaction mais cela n'empêcha pas Osman de poursuivre les explications qu'il donnait sur un ton sérieux et très assuré. Il disait qu'il s'agissait là d'une soucoupe volante! Et il n'avait pas de mal à faire admettre ça puisqu'aucun de ses auditeurs n'avait, jusque là, jamais entendu parler de soucoupe volante. Ils étaient tous totalement analphabètes, lui seul avait de l'instruction ou plus exactement il était une de ces personnes qui, sur dix habitants à Dakkah, avaient de l'instruction. Et il était aussi la seule personne qui aille au cinéma, une fois tous les quelques mois.

Il y a quelques semaines, il était allé voir au cinéma Samarat, un film sur *Le retour du béret magique,* mais avant ce film il y avait au programme un film américain. Voulant se prouver qu'il était plus intelligent que le propriétaire de la salle qui lui jouait ce mauvais tour, il refusa de l'avaler et s'endormit. Quand il se réveilla un peu plus tard, il découvrit des images de festivités comme pour le "Mouled", assurait-il. Il interrogea son voisin : "Le film américain était-il terminé?" Son voisin lui répondit en lui montrant l'écran: "Mais non! ne voyez-vous pas que les Martiens viennent de quitter leur soucoupe volante?" Osman était resté un moment bouche bée, puis il avait continué à presser son voisin de questions sans se préoccuper de la gêne qu'il lui causait.

Le soir, quand il était rentré, il s'était mis à raconter l'histoire à ses voisins. Il la racontait depuis le début, mais ses auditeurs ne se rappelaient jamais de rien de

Cela ne le décourageait pas et chaque fois que l'occasion s'en présentait, il en parlait et il en reparlait jusqu'à ce qu'ils se souviennent enfin de ce récit qui n'avait alors aucune importance pour eux. N'empêche que ce matin là, ils avaient beau savoir quelle était la nature de cette chose colossale qui s'approchait d'eux, cela n'effaçait en rien leur stupéfaction, bien au contraire, elle augmentait. Comment pouvait-il se faire que les habitants de Mars connaissent leur séjour? Ce séjour que tout le monde sur terre avait oublié?

Car leur zone était bel et bien une terre oubliée : la Municipalité l'avait oubliée et elle n'avait installé là aucune signalisation. Le Ministère de l'Intérieur l'avait oubliée, le Gouvernement l'avait oubliée et ses habitants n'avaient ni l'eau potable, ni l'électricité, le Conseil des Transports en commun l'avait oubliée et aucune voie de communication n'arrivait jusqu'à elle, la civilisation l'avait

oubliée et aucune des inventions faites au cours des cinq derniers siècles n'était parvenue jusque là c'était le seul fait à retenir en attendant d'établir l'inventaire de toute la région de Dakkah et ce serait alors un formidable bilan!

Même l'homme qui possédait cette terre l'avait oubliée jusqu'au jour où il revint au Caire après une absence de plusieurs années passées au Soudan où il faisait le commerce de produits régionaux et de ces pistaches que l'on vend aux spectateurs dans les cinémas. Il alla la voir et quelle ne fut pas sa surprise de découvrir ces abris, ces baraques, ces gourbis qui la recouvraient toute si bien qu'il s'avisa qu'il était urgent de prendre les mesures nécessaires pour sauvegarder ses droits. Après de difficiles pourparlers, il accepta de louer tout le terrain à une seule personne qui se chargerait de le sous-louer à des "pays" à lui et selon son bon gré: il trouva dans cette idée une nouvelle source de revenus. Mais il fut contrarié quand il constata que celui qui lui en offrait le plus ne proposait pas de lui donner plus de dix livres par mois. Alors il changea d'avis et s'en remit à celui qui avait réussi à enlever le marché. Il lui donna son adresse à Khartoum, convaincu qu'il était que peu de choses valent mieux que rien, surtout qu'il n'avait nullement l'intention d'utiliser le terrain pour y faire construire. Car, en effet, selon ses principes, la rentabilité de l'argent dans le commerce était plus avantageuse que dans les biens immobiliers. Et c'est pour cette même raison qu'il ne voulut pas vendre son terrain car il avait constaté à la fois de visu et par expérience que tôt ou tard la zone construite s'étendrait jusqu'à son terrain et qu'il pourrait alors vendre celui-ci en lotissements.

Et qui enleva le marché? Ce fut Omar. Ce qui était juste, car Omar avait été le premier à découvrir ce terrain et à s'y établir. Et ce n'était pas en étudiant des cartes et en effectuant des vérifications scientifiques comme l'avait fait son prédécesseur, Christophe Colomb, qui

l'avait découvert, non, le hasard était la seule voie qui l'y avait conduit. Enfin, pas exactement le hasard, plutôt le bâton d'un policier chargé du maintien de l'ordre dans cette zone et qui croyait que ce maintien de l'ordre ne pouvait se faire qu'en poursuivant les marchands ambulants et en les punissant. Un jour, Omar qui trainait sa charrette pour la vente ambulante du thé ou du café, fut découvert par ce policier qui l'avait pourtant averti plusieurs fois Le policier le poursuivit au-delà des limites construites et Omar arriva dans une zone à l'abandon et pas encore habitée.. Le policier ne l'avait pas poursuivi jusque là, mais Omar dans sa tête, n'en finissait pas de s'entretenir avec lui. Comme il se sentait fatigué, il s'assit pour se reposer près d'un nouvel immeuble en construction, le seul immeuble à s'élever dans cette zone isolée. Les ouvriers se réjouirent de cette rare occasion qui leur tombait du ciel et ils vinrent à lui d'une façon très accueillante. Le soir, après le départ des ouvriers, Omar calcula le bénéfice de sa journée et il trouva qu'il n'avait jamais autant gagné que ce jour-là. Un peu plus tard, il arrêta sa charrette dans un terrain vague juste derrière le nouvel immeuble, il s'allongea au-dessous d'elle et s'endormit.

La prospérité dura jusqu'à l'arrivée du froid et de l'hiver. Omar pensa alors que se construire un petit nid avec des planches de bois et de vieilles tôles, où se loger serait plus facile pour lui, que d'aller tous les jours à sa chambre pour revenir ici le lendemain matin. Petit à petit, il agrandit son nid, en soigna davantage la construction, si bien qu'il amena là sa femme et ses enfants. Quand ses ex-voisins découvrirent où il habitait, l'un après l'autre ils se joignirent à lui et ce qui avait été son premier nid connut toutes sortes de ramifications cancéreuses : se construire un nid comme celui-là avec des tôles et du mortier, rien n'était plus facile.

Cette zone porta bonheur à tous ses habitants. L'un

d'eux se mit à ramasser les vieux papiers, les chiffons et le verre cassé, car ces détritus se trouvaient ici en abondance attendant seulement que quelqu'un les ramasse. Faire cela c'était rendre service à la zone. Plusieurs usines se trouvaient dans les alentours et elles rejetaient leurs déchets tout autour, surtout l'usine de Coca Cola près de laquelle s'élevaient chaque jour des tas de verre cassé. Et c'est ainsi que ce métier devint celui de la plupart des habitants qui s'étaient installés sur le terrain. Omar décida donc de s'y employer également. La construction de l'immeuble était achevée et les ouvriers s'étaient dispersés. Tandis qu'il buvait son thé avec sa femme et ses enfants, Omar leur déclara qu'il préférait abandonner son métier d'ambulant plutôt que de déserter "la zone du bonheur" ainsi qu'il avait baptisé ce coin. Un nom qui pourrait paraître bizarre à ceux qui, habitant des châteaux et des villas, l'auraient entendu! Eux qui pensent toujours à leurs soucis, la tête entre leurs mains. Mais ce nom n'était absolument pas bizarre pour ses habitants, même si l'état de santé de la plupart d'entre eux était lamentable à cause de la malnutrition et de la toux qui minait leurs poumons en même temps que les courants d'air envahissaient leurs nids offerts à tous les vents. Et après! Ils étaient tous contents, tous bruyants, ils ignoraient totalement le silence, parce que leur bruit c'étaient parfois des rires, parfois des chants et le plus souvent des disputes à propos d'une maison ou d'un taureau ou des disputes sans même savoir au juste pourquoi.

Mais celui qui suscitait une jalousie justifiée de la part de ses voisins c'était Omar car dans cette société archaïque, il représentait le camp capitaliste. Il gagnait une somme respectable en louant les parcelles de ce terrain, même s'il négligeait de s'informer sur le montant des taux d'intérêts annoncés par la Caisse d'Epargne. Lui, il empilait piastre sur piastre afin d'acheter deux planches

de bois et quelques vieilles tôles et construire un nouveau nid pour le louer. La population ne faisait qu'augmenter et Omar amasser de l'argent, si bien qu'un beau jour, il acheta une jument, ce qui tout en rehaussant le respect qu'on lui portait, consacra son hégémonie sur toute la zone. Grâce à l'achat de la jument, Omar passa du grade de ramasseur de détritus à celui de grand commerçant, car une jument peut tirer une charrette qui transporte deux fois plus que ce que peut porter un homme. Ainsi, ce qu'il ramassait augmenta du double. Bien plus, il put acheter tout ce que chacun de ses voisins ramassait et avec sa charrette tirée par sa jument, il put le convoyer chez un commerçant en gros : il recevait alors plus de commission que quiconque. Et même en dehors de ça, il était le "propriétaire" que tout le monde flattait en début de mois afin d'obtenir de lui un délai de quelques jours.

Cette richesse, cette belle situation ne se reflétaient pas de la même façon sur l'état d'esprit de chacun des membre de sa famille. Pour Omar, rien n'avait changé sauf qu'il commençait à se faire valoir en se servant d'expressions creuses dépourvues de sens qui, même si elles en avaient un, étaient le contraire de celui qu'il croyait quand il les employait. Quant à sa femme, elle n'avait jamais cherché à soigner sa façon de s'habiller ou de nourrir sa famille, non, elle se contentait de fumer des cigarettes comme son mari, devant ses voisines car c'était bien là la preuve qu'elle était devenue autre chose qu'elles! Les garçons étaient encore petits et ils ne se rendaient pas compte que quelque chose avait changé. Le vrai grand changement concernait Sabah, leur fille aînée, même si ce changement n'était pas en mieux. Elle avait compris qu'elle n'était pas obligée d'user de finesse avec ses voisins, ou de paraître douce en parlant avec celles qui avaient des garçons en âge de se marier, même si elle était effecti-

vement la plus belle fille de la zone et ressemblait à une fleur sauvage. Non! ce n'était pas pour ses beaux yeux qu'on la regardait, mais pour la situation de son père et chaque jeune homme la convoitait, chaque femme, chaque jeune fille la jalousaient et elle, Sabah, elle les ignorait tous, les enjôlait. Et de cajolerie en cajolerie, elle perdit de plus en plus sa réserve, sa franchise devint audace mais Sabah demeura malgré tout adorable, désirable et tous les soirs il y avait quelqu'un pour venir jouer de la flûte en son honneur.

Omar ne pouvait pas interdire à Osman de chanter au son de la flûte, il n'avait aucune preuve que ce chant était pour Sabah, tout ce qu'il entendait c'était des chuchotements et des paroles en l'air. Il finit par se dire que le plus simple serait de consentir au mariage de sa fille. Sabah accepta surtout que les petites histoires que racontait Osman, ses chansons, ses mots d'esprit, l'éblouissaient.

Alors, les autres voisines qui étaient mariées respirèrent, elles se sentirent rassurées quant à leurs maris et l'espoir revint caresser les coeurs des autres vierges, désormais de nouvelles possibilités de fiançailles s'ouvraient pour elles.

La "zone du bonheur" connut ses plus belles nuits, les fêtes se prolongèrent pendant près de trois semaines. Du jour des fiançailles jusqu'à la nuit des noces, il y eut la fête de la promesse, la fête du henné et le mariage. Pour chacune de ces fêtes, la place fut balayée, arrosée. C'était là que se réunissaient les femmes et les filles entourant l'une d'elles qui tapait sur un tambour, tandis qu'une petite fille dansait au rythme d'une émouvante chanson paysanne que de temps à autre les youyous interrompaient, et cela se prolongeait jusqu'à ce que l'obscurité naissante les avertisse qu'il leur fallait se retirer. Mais, auparavant, elles installaient sur la place des chaises qui avaient été louées qu'elles disposaient autour d'un

globe brillant qui pour la première fois dispersait l'obscurité de la zone pendant la nuit. Et la soirée commence : quelqu'un joue du flageolet, et pour l'accompagner on tape des mains, un voisin très ému par les chants, prend son petit bâton et ouvre la danse. L'assistance grossit, le flageolet et le tambourin créent une ambiance harmonieuse et toute l'assistance y participe. D'abord le rythme est lent puis il s'accélère, il devient trépidant, les danseurs tournent sur eux-mêmes comme en extase et ils répètent "Allah !" "Allah !". Entre chaque danse les hommes se reposent un peu, des tasses de thé ou des verres de sirop leur sont offerts. La soirée se termine par un chant connu que toute le monde reprend en choeur. C'est une si grande joie! Jamais la zone n'en a connue de pareille! C'est ce que chacun dit ici.

Omar n'eut pas à regretter tout l'argent qu'il avait dépensé. D'ailleurs s'était-il montré avare quand il s'était agi d'acheter le trousseau de sa fille? Non vraiment pas. C'était la première fois qu'un lit entrait dans l'un de ces nids, un lit à baldaquin et l'armoire qui l'accompagnait était une armoire à glace et les robes qu'elle renfermait étaient en coton ou en satin ! Un trousseau comme celui-là fut exposé, si l'on peut dire, pendant quelques mois afin que toutes les connaissances puissent venir l'admirer de très loin.

Et puis la vie reprit son cours normal, les hommes partaient le matin en poussant devant eux leur chariot ou en portant leur sac de ramassage, ils étaient suivis par des petits enfants qui emportaient de l'eau, des tartines, ou des bouts de pain. En moins d'une heure, les femmes en avaient fini avec le ménage et la cuisine, les maîtresses de maison habitant la ville enviaient ces épouses ! Pour faire le ménage dans une maison qui n'a qu'une pièce avec un sol en terre battue, cela ne prend que quelques minutes et il suffit d'un coup de balai pour que tout soit propre.

Et ensuite, elles peuvent sortir, se montrer sur la place avec leur bébé. Impossible que l'une d'elles apparaisse sans porter sur son épaule sa propre "marchandise", la chair de sa chair; si cela était, la fautive deviendrait un sujet de conversation pour toutes les autres qui donneraient des conseils à cette mère indifférente qui a un grand garçon et tarde à en avoir un autre ! Et la conversation va bon train et même, elle s'enflamme tant que l'on entend de loin ces voix qui discutent, se disputent.

Et puis ça se calme un peu et les bruits, l'agitation reprennent encore plus fort avant que la nuit ne tombe. Les hommes, les petits garçons et les petites filles se dirigent vers leurs trous, pareils à des fourmis ; chacun ouvre son sac et le tri commence, papiers, tôles, vieux chiffons, à chacun son tas. Le verre est ensuite répertorié en diverses catégories, le verre blanc qui n'a pas de tâches, ni vertes, ni rouges, les grands débris qui restent dans le tamis. Chaque catégorie a sa valeur et son prix, celui qui regarde ces gens trier ces débris de verre puis les regrouper, s'étonne : comment la peau de leurs deux mains a-t-elle pu s'immuniser ainsi naturellement et s'épaissir au point qu'aucun morceau ne les coupe. Une autre chose l'étonnera aussi : comment une minuscule zone du Caire peut-elle rejeter autant de déchets en un jour ? Omar se place devant la balance et il enregistre ce que chacun de ses voisins apporte.

Les voix se taisent une seconde fois lorsque tous disparaissent dans leurs nids pour manger et se laver. Quand les enfants se sont endormis, hommes et femmes sortent et se retrouvent sur la place, chacun tient un verre de thé noir à la main et ils bavardent, les sujets ne manquent pas, mais l'appel du sommeil se fait impérieux, il impose un profond silence qui s'étend sur la zone entière jusqu'au lever du soleil.

Ainsi tout semblait donc suivre son cours normal

jusqu'à ce matin qui leur apporta avec le premier souffle d'air, cet être étrange qui osait défoncer leur terre et les faisait tous s'interroger sur cette grande nouvelle. Or, voici que cette forteresse s'arrête et que d'elle une créature descend. Une créature avec un nez fin, et des yeux rouges et grands comme une tomate. A peine l'ont-ils vue que tous ils croient à l'histoire d'Osman? Et tous ils se crispent quand le Martien s'approche d'eux et ils s'étonnent quand ils constatent que le Martien parle une langue qui ressemble à la leur et pas un langage incompréhensible comme Osman leur avait raconté. Le nouveau venu annonce.

- Vous êtes priés de vider ces gourbis d'ici une heure car j'ai l'ordre de tous les détruire!

C'est la stupéfaction générale, et plus d'une voix s'élève : "Au nom de quoi les Martiens se mêlent-ils de nos habitations? S'ils ont choisi notre terrain comme aéroport pour leurs soucoupes volantes, ils peuvent tout aussi bien en choisir un autre".

Le nouveau venu s'écrie avec impatience :

- Qui croyez-vous donc que je sois ? Une fée rouge? Ces lunettes qui ont provoqué votre frayeur sont nécessaires à ceux qui travaillent sur ces tracteurs géants, un "bulldozer" comme celui-ci soulève tant de poussière qu'il peut rendre aveugle même le soleil.

Et c'est vrai, à peine a-t-il enlevé ses lunettes que le nouveau venu est devenu pareil aux autres humains. Son nez est anormal, mais il s'agit là d'une oeuvre de Dieu, et toute création est noble. Alors, femmes et hommes commencent à le supplier, il faut qu'il ait pitié d'eux et de leurs enfants, où pourront-ils les loger ces enfants, quand on connait le prix exhorbitant des loyers.. il sait bien ce qu'il en est.

Pour le moment, ce sont les plus jeunes qui se montrent le plus courageux ; ils poussent leur femme de côté et

défient l'homme, imités par tous ceux à qui cet individu a donné l' ordre d'évacuation. Mais le conducteur du bulldozer ne veut pas discuter, il remet ses lunettes, remonte vite sur son engin qu'il fait démarrer et qu'il dirige vers un nid qui est vide, il l'a bien remarqué. Mais s'il est vide, c'est parce que la jument d'Omar qui l'occupe est déjà attelée à sa charrette et qu'elle s'apprête à partir. Quelques secondes suffisent pour qu'il engloutisse le cabanon, le broie entre ses deux mâchoires comme s'il s'agissait d'un bout de gâteau trouvé par un enfant affamé. Et puis c'est la terre que les bras de devant soulève et que l'engin transporte jusqu'à un terrain défoncé, tout proche, plusieurs allées et venues sont nécessaires pour que le sol soit aplani.

Omar convoque alors toutes les grandes personnes qui habitent là, il faut se réunir pour chercher une solution qui évitera cette catastrophe. Pour lui, être chassé de ce lieu n'est pas chose supportable, la mort, peut être, serait plus facile. Sous plusieurs aspects cela rappelle Adam chassé du paradis. Il n'est pas possible qu'Adam soit chassé deux fois du paradis, Omar a nullement l'intention de quitter son paradis, quitte à y laisser sa peau. Bien évidemment, il était impossible au premier Adam de résister ou de discuter. Celui qui le chassait était le Tout-Puissant en Personne. Mais aujourd'hui, il s'agit ici du Gouvernement et le Gouvernement ce n'est pas Dieu. Pour Omar, ici c'est sa terre, c'est lui qui l'a découverte, c'est lui qui l'a bâtie. L'assemblée était sur le point de prendre une décision lorsque soudain Omar s'écrie :

- Où est le thé? sans moi vous n'arriverez jamais à rien. Pareilles négociations ne peuvent se dérouler qu'autour d'un plateau de thé.

Avec quelle rapidité le thé est-il préparé! Osman a revêtu sa djellaba blanche et il a mis les chaussettes

et les chaussures oubliées depuis son mariage. Il porte le plateau de thé et marche dignement, Sabah le voit, elle veut prendre une tasse de thé, mais pour la première fois de sa vie Osman la gronde avec sévérité et il va même pour la frapper, le thé est pour le Bey, l'envoyé de la Municipalité. Celui-ci est maintenant accompagné par un autre effendi qui n'arrête pas d'attraper le premier et de le réprimander sans même vouloir entendre ses excuses

- Tu es l'homme le plus bête que j'ai rencontré dans ma vie, il n'entrait pas dans tes attributions d'avertir les gens, ce n'est pas là ton travail! Demain les policiers viendront et ils les avertiront. Le seul ordre que je t'ai donné était d'aplanir cette partie du terrain qui n'est pas bâtie!

Et l'effendi s'en est allé avant même l'arrivée d'Omar, de nouveaux habitants ont rejoint la réunion, Osman vient en dernier portant le plateau avec le thé. Omar dit :

- Il faut d'abord, que vous sachiez que je n'apparais que pour les grandes occasions. Si quelque chose de sérieux se passe, vous me verrez promptement arriver. Bien avant nous les anciens, avaient énoncé cette maxime : Votre langue est comme votre cheval, si vous la gardez, elle vous gardera, si vous la trahissez, elle vous trahira. Toutefois, le croyant est toujours scruté par l'oeil de Dieu, mais la vérité se tient au-dessus de la force. Le temps est comme une épée, si vous ne le coupez pas c'est lui qui vous coupera. Priez le Prophète ! Vous méritiez aujourd'hui un grand festin, mais tous vos nids ne sont pas dignes de vous. Si vous prenez une décision que ce soit à la grâce de Dieu! Votre invitation est acceptée et tout le monde est d'accord pour offrir au Bey une petite chose.

Le conducteur d'engin ne prête aucune attention au bavardage d'Omar, préoccupé qu'il est par les réprimandes qu'il vient de recevoir et qui lui sont restées

sur l'estomac. Mais soudain, il sent quelque chose dans sa main, non il ne s'agit pas d'un serpent, ni d'un scorpion, mais d'un billet de dix livres! Chacun a dû sacrifier un peu de l'argent destiné à sa nourriture et à celle de ses enfants pour participer à cette offrande. Aussitôt tout ce qui tourmentait l'homme et le peinait glisse et s'échappe de son esprit comme autant de petites boules de mercure. Le thé a tout à coup un gout agréable et tandis qu'il fait le difficile, Omar et tous ceux qui l'entourent le supplient d'accepter.

Le conducteur d'engin a mis une demi-journée pour aplanir le terrain selon les instructions de l'ingénieur. Il a salué les gens, il s'est excusé et il est reparti dans sa colossale forteresse tandis que ceux de la zone le saluaient à leur tour de la main avec enthousiasme. Ce jour-là Omar ne sortit pas comme c'était son habitude. Plein d'ardeur, il travailla jusqu'au coucher du soleil, à reconstruire le nid de sa jument, toutefois il n'eut pas le temps de poser le toit, il transporta donc son matelas et il dormit là avec sa femme et ses enfants tandis qu'il installait la jument dans leur propre nid. Si l'un de ses enfants ou même s'il venait à prendre lui-même un refroidissement, ce ne serait pas une catastrophe! Mais si la jument tombait malade, cela pourrait conduire au pire puisque c'était elle qui supportait le plus lourd fardeau quant à la subsistance de la famille.

Omar ne prit pas le temps de s'entretenir longuement avec ses voisins, car lui il ne se mêlait que des affaires d'importance et alors tout se résolvait au mieux! A peine deux jours s'étaient-ils écoulés après le "gentleman agreement" conclu entre Omar et le conducteur d'engin, qui prétendait être un ingénieur de la Municipalité, qu'un subalterne arrivait, accompagné de plusieurs policiers. Ils venaient faire appliquer l'ordre de vider et les lieux et les habitations dans un délai de deux semaines. Passé

ce délai, le bulldozer arriverait et engloutirait leurs nids, et il aplanirait ensuite le terrain. Il leur dit qu'il est accompagné d'un délégué qui inscrira leurs noms afin de les répartir dans d'autres zones où des tentes sont dressées pour les héberger. Le gouvernement leur trouvera plus tard quelque place dans des H.L.M.

Tous tapent des mains, ahuris par l'audace du prétendu ingénieur sans vergogne; vite, vite, ils se rassemblent autour d'Omar et ils lui demandent conseil. Ils se mettent à analyser la situation et à envisager tous les aspects de ses conséquences, plusieurs propositions sont évoquées, étudiées, pas une n'aborde la question de l'expulsion, totalement rejetée. Ils ne protestent pas contre le fait de leur hébergement immédiat, après tout il s'agit de tentes et, leurs nids ou des tentes, cela ne change guère. Par contre, ils n'admettent pas d'être dispersés à droite et à gauche et d'être loin les uns des autres. Ils refusent de quitter cette zone, pour eux c'est la zone de l'abondance et de la prospérité. Après avoir analysé toutes les propositions qui leur paraissent toutes mauvaises, ils se rendent compte qu'il n'y a rien à attendre des suppliques et des prières, des cadeaux et des amabilités et même de la résistance et de la violence.

L'affligeante exécution commence : les hommes déménagent leurs biens, il s'agit pour la plupart de ces rebus dont personnes ne sait comment ils ont été oubliés au cours de leurs ramassages quotidiens.

A leur tour, les femmes pleurent et crient comme si chacune d'elles disait adieu à un être cher. Seulement ils ne s'en vont pas, bien au contraire, ils restent tous jusqu'au jour dit, hommes, femmes, enfants, tous profèrent en leur for intérieur des menaces contre l'ingénieur. L'un d'eux annonce avec insistance que cet ingénieur, il va le frapper, un autre se contente de se moquer de lui et de dénoncer sa malhonnêteté, il a manqué à sa parole

et en plus c'est un lâche qui se cache derrière les policiers et qui ne reviendra que lorsqu'ils seront partis avec leurs affaires. Un troisième ne s'intéresse qu'à une chose, il veut récupérer son argent, chacun a désormais besoin des sous qu'il a donné pour le cadeau qui a été fait, ils aideront à payer les frais de transports des objets. Certains enfants ont même entassé des moellons et des cailloux et ils se sont assis dessus dans l'attente de l'arrivée de l'ingénieur.

Ceux qui ont l'ouïe la plus fine ont enfin entendu cette voix connue qui dissipe le calme plat de la zone et derrière cette voix la forteresse mobile est apparue. Elle avance lentement jusqu'à ce qu'elle entre sur leur terre. Elle est conduite par l'ingénieur malhonnête qui se cache derrière ses grosses lunettes. Depuis le haut de son siège il leur crie :

- Est-ce que toutes les baraques sont vides?

La réponse lui parvient comme autant d'insultes proférées par toutes ces bouches. Il faut qu'il descende pour procéder aux vérifications de rigueur. Quand il s'approche d'eux, il ôte ses lunettes, les hommes sont frappés de stupeur, ce n'est pas l'ingénieur malhonnête, mais quelqu'un d'autre qui porte les lunettes du premier et même ses habits. Alors ils interrogent l'homme qui leur répond qu'ils sont plusieurs conducteurs pour un même engin et que chaque conducteur a un horaire qu'il doit respecter dans son travail. Ils l'interrogent encore sur son collègue et ils le lui décrivent, il leur apprend que pour le moment, ce collègue travaille ailleurs dans la montagne après les "Abassié" et que c'est lui qui est chargé maintenant de la démolition de cette zone. Et puis l'homme s'impatiente, il leur demande une nouvelle fois si toutes ces baraques sont vides car sa mission est difficile et il doit la remplir. Aucun d'entre eux n'ose souffler mot, pas même le bavard Omar qui se contente de hocher la

tête en signe d'approbation.

Quelques instants s'écoulent, Omar finit par retrouver sa voix. Pour la première fois de sa vie peut-être, deux larmes glissent sur ses joues et il crie à ceux qui restent debouts, comme pétrifiés :

- Mais qu'est-ce que vous attendez? Allez, que chacun s'en aille à son travail!

L'engin démarre, il s'engage au milieu de toutes ces baraques. Il faut qu'il fasse, lui aussi, son travail.

TABLE DES MATIERES



ACHEVÉ D'IMPRIMER
Mars 1991
EDITIONS AL-MUTANABBI
Paris - Beyrouth

EDITIONS AL-MUTANABBI
Paris - Tél.: 47 22 10 54
Beyrouth - Tél.: 80 50 82